Première Année. — N° 18. 15 Novembre 1921.

Les Amis de la Pologne

BULLETIN BI-MENSUEL

Rédacteur en Chef : Rosa BAILLY *Secrétaire de la Rédaction :* Henri de MONTFORT

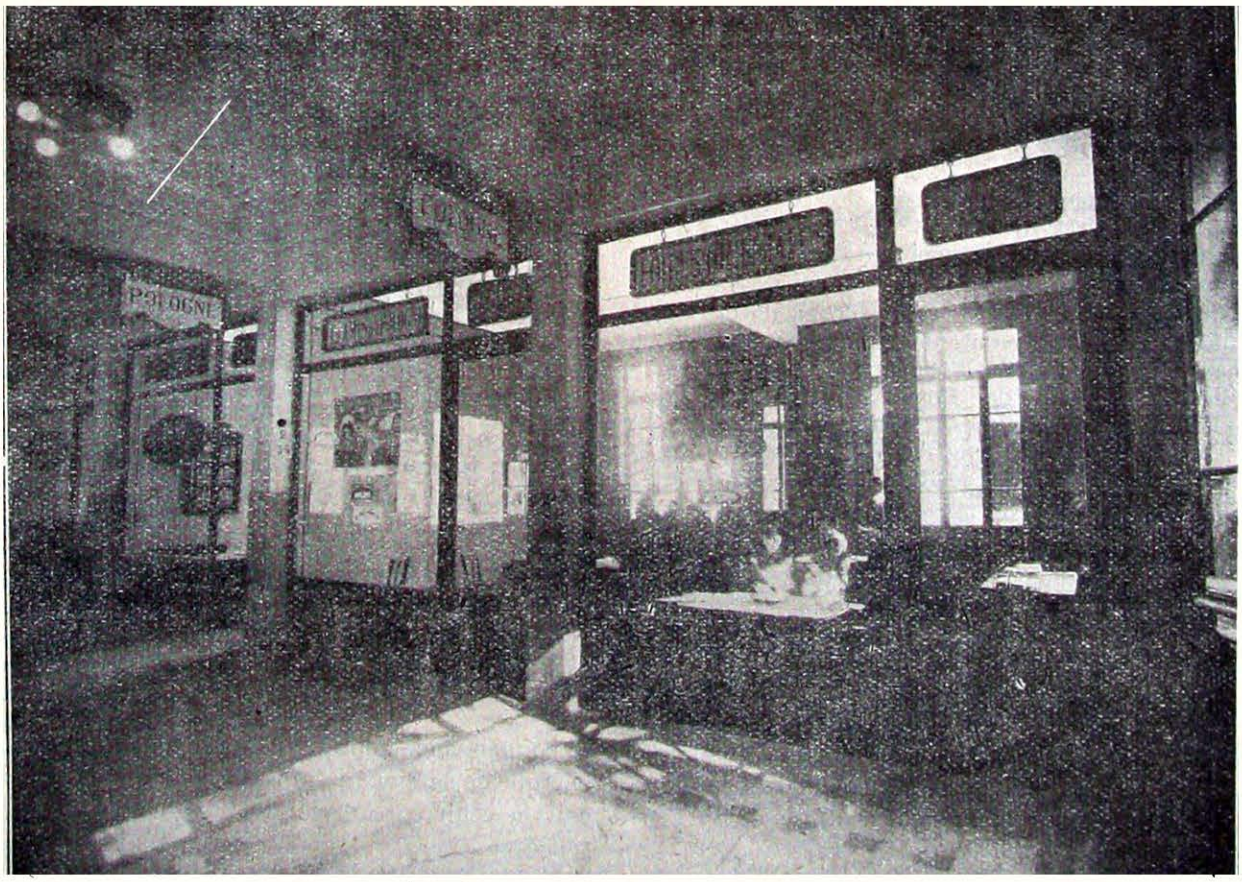
Administrateur : Jeanne LEMONIER

Abonnements : 5 francs par an

RÉDACTION & ADMINISTRATION : 7, Rue de Poitiers — PARIS-VII^e^

Téléphone : Fleurus 23-71

Abonnements : 5 francs par an



Le Stand des "Amis de la Pologne" et des "Foires Orientales" à la Foire de Lyon

SOMMAIRE

La Quinzaine polonaise.

Conférences.

La Haute-Silésie et la décision de Genève.

Six semaines en Pologne. — ROSA BAILLY.

Un vœu de jeunes filles. — FREDRO.

Les Rapports de la Pologne et de la Russie. — ANNE-MARIE GASZTOWTT.

Mariette et les Gnomes. — MARIA KONOPNICKA.

Notre Action. — Les « Amis de la Pologne » à la Foire de Lyon. — Un Comité des « Amis de la Pologne » à Alger. — Nos envois de livres en Pologne. — Nos groupes scolaires.

LA QUINZAINE POLONAISE

22 *octobre.* — A Berlin, violentes démonstrations antipolonaises devant la légation et le consulat de Pologne.

26 *octobre.* — La Section polonaise de la Ligue des Droits de l'homme et du citoyen proteste contre l'expulsion de Pologne des réfugiés politiques russes et ukrainiens réclamée par le gouvernement bolchevik. — La Diète réunie en séance plénière accepte à l'unanimité la décision des puissances alliées concernant le partage de la Haute-Silésie. — M. Ponikowski, président du Conseil, déclare dans son discours que le « gouvernement polonais ne négligera rien afin que les droits et la sécurité de la population polonaise de près de 700.000 âmes (abandonnées à l'Allemagne) soient respectées ».

27 *octobre.* — Un banquet réunissant 240 convives est offert par le général Niessel aux officiers de la Mission française, instructeurs en province et aux diverses autorités militaires polonaises.

28 *octobre.* — Conférence par M. Gény, doyen de la Faculté de Droit de l'Université de Nancy : *les tendances intimes du droit civil contemporain en France.* — M. Simics, ministre de Yougo-Slavie exprime à M. Skirmunt les remerciements de son gouvernement pour l'attitude de la Pologne dans la tentative de restauration du roi Charles de Habsbourg. — Le franc français cote 265, le dollar 3.750.

29 *octobre.* — M. Karachan, ministre des Soviets à Varsovie, informe le gouvernement polonais de la prochaine restitution des meubles et des tableaux historiques évacués de Pologne en Russie, en 1915.

30 *octobre.* — A Léopol, arrestation des membres du Congrès communiste, réunis dans la cathédrale ruthène.

1er *novembre.* — Cérémonie solennelle à la mémoire des officiers et soldats français tombés en Pologne dans les rangs de leurs frères d'armes polonais : messe dans l'église de Powanzki, inauguration d'un monument commémoratif au cimetière de Powanzki.

2 *novembre.* — M. Skirmunt répond à la note des Soviets reprochant à la Pologne de soutenir les insurgés ukrainiens.

3 *novembre.* — Les tarifs de transport des marchandises sont relevés de 200 o/o. — Mort de l'écrivain polonais André Niemojewski. — Première séance de la Commission mixte pour l'épuration des comptes entre la Pologne et la Russie, créée en vertu de l'article 18 du traité de Riga.

4 *novembre.* — Concert de musique française organisé par l'Association amicale des Français à Varsovie. — Le franc français cote 197, le dollar 2.800.

H. M.

CONFÉRENCES

Mgr LUTOSLAWSKI, député à la Diète de Pologne, donne à l'Institut catholique, 19, rue d'Assas, une série de Conférences sur *la Pologne en face de l'Europe d'après-guerre.*

Mgr LUTOSLAWSKI est un des plus grands orateurs de la Pologne contemporaine, et il s'exprime en français avec la même fougue, la même verve qu'en polonais. On peut ne pas partager toutes ses convictions ; on ne peut qu'admirer la profondeur de sa pensée, l'élévation de ses sentiments, sa pénétration politique, sa connaissance approfondie des sujets qu'il traite, son énergie et sa sincérité. Nous convions donc tous nos amis à venir entendre l'illustre prélat dans ses conférences :

Mercredi 16 novembre. — ***Dans le monde des idées.***

Vendredi 18 novembre. — *Les sources psychologiques et les dangers sociaux du bolchevisme.*

Vendredi 25 novembre. — *Le problème juif.*

Toutes ces Conférences ont lieu à 3 heures de l'après-midi. **Prix d'entrée : 3 francs.**

La Haute-Silésie et la Décision de Genève

Nos ancêtres aimaient les proverbes. Ils en avaient pour chaque circonstance et ils les citaient très volontiers. Soyons certains qu'en apprenant le renvoi au Conseil de la Société des Nations du partage de la Haute-Silésie, ils auraient dit avec La Fontaine : *On ne peut contenter tout le monde...*

C'est bien ce qui est arrivé. Le gouvernement allemand, fort des imprudentes promesses de lord d'Abernon, comptait recevoir tout le bassin industriel, dont il avait fait, de 1914 à 1918, une importante usine de guerre. Sa déception a été grande de se voir retirer des districts où se trouvent des établissements aussi importants que la *Société de construction en fer de Bismarkhütte* qui, avec 6.528 ouvriers, fabriquait jusqu'à présent des boucliers d'artillerie, des projectiles en acier et des canons de fusils, les *Forges de Julienhütte* (3.519 ouvriers, acier pour tubes de canon) ; la *Falvahütte*, de Scietochlawitz (2.607 ouvriers : matériel de marines de guerre), etc., etc., et c'est là la principale cause de ses protestations.

Nos amis polonais, eux, se sont inclinés avec une correction à laquelle leurs plus irréductibles ennemis eux-mêmes doivent rendre hommage. Car si la sentence de Genève prive les « revanchards » germains d'un important arsenal, elle apporte cependant à la Pologne de cruelles et bien injustifiées déceptions. Tâchons de comprendre pourquoi.

Le partage territorial de la Haute-Silésie lui retire d'abord des territoires de peu de valeur en eux-mêmes, mais de majorité paysanne polonaise, comme le district de Gross-Streilitz. Tous ceux de ces paysans qui le peuvent se préparent à émigrer. Mais certains, et c'est le plus grand nombre, devront demeurer là où sont tous leurs intérêts.

Il y aura dans ces villages de pénibles tragédies rurales quand les Allemands commenceront à exercer des représailles que l'on sent dans l'air. Il n'y aura certes pas d'exécutions en masse et publiques, mais la persécution, pour être secrète, n'en prendra pas moins les mille formes cruelles que l'on devine.

D'autre part, la perte des districts de Zabrze et de Beuthen est particulièrement pénible aux Polonais. Zabrze contient d'importantes quantités de charbon à coke. Sa population est nettement polonaise. Mais à cause du vote des émigrés, il s'y est trouvé une majorité allemande de 1,60 p. 100, qui a suffi pour faire décider son attribution à l'Allemagne. Quant à Beuthen, c'est, on le sait, une des plus importantes cités-frontières de la Haute-Silésie. Dans la ville même, il y a eu une faible majorité allemande, tandis que les faubourgs apportèrent à la Pologne une écrasante majorité. Or, pratiquement, la ville et les faubourgs ne font qu'un. Supposons que Tourcoing soit belge, Roubaix français. Tel serait, chez nous, l'équivalent de la situation paradoxale que la décision de Genève a créée à Beuthen.

Enfin, quelques-unes des mesures économiques prévues, dans la plupart des cas, pour une durée de quinze ans, ont soulevé et continuent à soulever en Pologne des protestations qui — n'ayons pas peur du mot juste — paraissent très fondées.

Rappelons que pendant une période de quinze années (à moins que la Pologne et l'Allemagne n'en décident autrement d'un commun accord), le mark allemand restera la seule unité monétaire légale dans le territoire plébiscitaire ; toutes les taxes postales, télégraphiques et téléphoniques seront perçues en monnaie *allemande;* les chemins de fer continueront à ne former qu'un seul réseau, exploité en commun par l'Etat allemand et l'Etat polonais ; les canalisations d'eau et d'électricité continueront à franchir la frontière... en somme, pendant quinze ans, charbonnier allemand et charbonnier polonais ne seront point maîtres chez eux, sans compter que certaines de ces mesures heurtent nettement l'équité : les Polonais ne comprendront jamais pourquoi, par exemple, la **seule** unité monétaire légale dans la Haute-Silésie **polonaise** doive être le mark **allemand**. Mais, par-dessus tout, la protection des droits des minorités soulève leurs légitimes réclamations. Le principe en est admis par la décision de Genève, et rien n'est plus juste. **Seulement**, il se trouve que la Pologne a jadis conclu un traité avec les grandes puissances qui l'oblige à assurer certains droits aux minorités ethniques établies chez elle. Le bénéfice de ce traité est assuré désormais aux minorités allemandes de Haute-Silésie abandonnées à la Pologne. Par contre, il n'existe, en dehors de celle de principe, aucune stipulation précisant les droits qui seront accordés aux sept cent mille Polonais, reconnus comme tels par les publications officielles allemandes, et qui demeurent soumis à la Germanie.

Toutes ces réserves faites, la Diète, comme l'opinion polonaise, se montrent disposées à s'accommoder de leur mieux de la solution qu'elles ont acceptée loyalement et sans arrière-pensée. C'est d'un sage réalisme, car il ne sert à rien de récriminer contre l'inévitable.

Désormais, délivrée de ses principales préoccupations de politique extérieure, unie à la France, sa fidèle alliée, par les mêmes aspirations morales et sociales, ayant avec elle tous ses intérêts communs, la Pologne pourra faire face sans crainte aux difficultés de l'avenir. Sa part de la Haute-Silésie n'est pas celle à laquelle elle eût eu équitablement droit, mais elle lui fournit les ressources matérielles nécessaires pour son développement économique en même temps qu'elle prive l'Allemagne, son ennemie, de l'important arsenal de guerre avec lequel elle aurait pu tenter de l'asservir à nouveau

HENRI DE MONTFORT.

SIX SEMAINES EN POLOGNE

Au retour de mon beau voyage, je me tourne vers vous, mes amis polonais. Quelle reconnaissance ne vous dois-je pas ! Vous avez pris soin de la voyageuse comme de votre propre enfant ; vous avez multiplié les démarches pour lui éviter les ennuis que subissent d'ordinaire les voyageurs aux gares et dans les administrations ; vous avez été pour elle des guides toujours prêts, qui ne raillaient pas ses ignorances. Vous n'avez pas souffert que je descende aux hôtels et vous m'avez ouvert vos maisons. Mais surtout, vous m'avez accueillie comme une des vôtres, vous m'avez fait la grâce de m'aimer un peu.

Parmi vous, je me sentais en famille ; dans votre pays, je me suis sentie chez moi. Mon cœur est tout à vous.

Quant aux fêtes, aux réceptions, aux discours, aux articles de journaux, aux gerbes de fleurs ceinturées de rubans, aux albums et aux souvenirs que vous m'avez prodigués, la Secrétaire générale des « Amis de la Pologne » vous en remercie au nom des milliers de Français, adhérents de la Société qu'elle représente.

Elle n'avait pas à être confuse de tous ces témoignages de votre enthousiasme, car elle savait bien qu'ils allaient, par elle, aux Krzyzanowska, aux Barrett-Spalikowska, aux Berthelet, aux Langlade, aux Montfort, aux Lucile Veyre, aux Germaine Maître-Nieduszynska, aux Crignon, aux Wyszlawska, aux Chartier, aux Lassallas, à ces collaborateurs qu'elle ne peut même songer à énumérer tous, et qui servent la cause polonaise avec un élan sans cesse renouvelé, avec un inépuisable dévouement. Qu'ils seront heureux d'apprendre que les Polonais les connaissent, les aiment, et qu'ils ont reçu leur déléguée avec les plus chaleureuses effusions.

***

J'ai vu, en Pologne, trop de monuments, de briques et de pierres, de patriotisme et de volonté, trop de palais et trop d'institutions, pendant le peu de semaines dont je disposais, je reviens pleine d'admiration, mais je n'ai pas pris assez de notes pour rendre un compte suffisamment précis de l'activité du Kolo Polek, ou de la Szkola Ludowa, par exemple, ni pour présenter à mes lecteurs le Wawel ou Lazienki dans tous leurs charmants détails. J'ai préféré demander aux Polonais des études qu'ils rédigeront à loisir et qui paraîtront dans ce Bulletin. Ce que je vous rapporte de mon voyage, c'est un peu de l'air de la Pologne, des souvenirs cueillis le long de la route ; le bouquet, si vous voulez, d'une excursion.

POZNAN

La traversée de l'Allemagne est une préface désagréable mais utile à un voyage en Pologne. On est obligé de voir la grandeur du péril qui menace la France que l'on quitte et la Pologne que l'on va chercher, et de comprendre la nécessité de leur étroite entente. Pendant toute la matinée et tout l'après-midi de ce voyage à travers l'Allemagne, interminable pour un Français, le paysage n'est que cheminées d'usines, rayant la plaine plate et le ciel gris, maisons de briques neuves, grues et passerelles métalliques, cheminées d'usines, hangars et ateliers, jardinets alignés, cheminées d'usines... De temps en temps, les maisons se resserrent, s'élèvent de plusieurs étages et se surchargent de motifs lourdement Renaissance, épaissement Louis XVI. Nous sommes dans une ville. Quand on en est sorti, on voit toujours, à travers une petite pluie aigre, des gazomètres, des tuyaux, des cheminées d'usines. L'Allemagne semble n'être qu'une immense entreprise industrielle, et la monotonie même du tableau le fait colossal et effrayant.

Il semble aussi, tant la population est dense et tassée, et tant les visages sont inexpressifs, que la vie intérieure ne soit pas possible pour les Allemands. Ils ne sont, ils ne peuvent être, que des outils de la grande usine de guerre, et le seul sentiment qui doit leur rester est sans doute l'orgueil de leur force collective.

Enfin, vers le soir, la nature reparaît. La plaine recommence à étaler ses champs et ses bois. La Pologne n'est plus bien loin.

Steutsch : dernière gare allemande, formalités de la douane, visa des passe-ports, change, employés gourmés. Quand le train repart, on cherche dans la nuit le petit pont qui marque la frontière et sépare deux races si différentes ; on essaye de surprendre malgré le fracas du train le clapotis de ce ruisseau auquel est interdite l'idylle. Et quand on ne peut plus douter de l'avoir franchi, on sent l'air s'alléger, l'esprit se détendre : on salue la Pologne amie.

A la gare frontière de Zbaczyn, c'est la douce langue polonaise pleine de susurrements, où les consonnes s'adoucissent et se mouillent pour se faire pardonner d'être si nombreuses. Encore les Polonais la parlent-ils avec une sorte d'hésitation souriante, comme s'ils redoutaient de blesser leurs interlocuteurs par un ton trop décidé. Je ne comprends guère, mais je suis sous le charme. Les inscriptions sont plus hardies. Etalant les cédilles et les doubles lettres de la typographie polonaise, elles se carrent, elles se gonflent, comme de satisfaction. Elles ont été si longtemps proscrites ! Les douaniers sont l'amabilité même. Ils font leur métier, qui est d'explorer les valises, mais ils en ont l'air un peu confus, et l'honnête voyageur, qu'impatientent d'ordinaire des formalités inutiles, ne peut que se dérider devant le bon regard qui lui dit si clairement : « Je sais que vous n'avez rien à déclarer. Mais je dois obéir aux règlements. Excusez-moi, je vous en supplie ».

Ce désir de plaire, qui provient d'une naïve et profonde bonté, fait le délice d'un voyage en Pologne. Je l'ai trouvé dès la douane ; il me rendra aisées et même agréables les longues randonnées d'une capitale polonaise à l'autre, par ses prévenances et son tact. Ainsi, j'aurai toujours la meilleure place du compartiment, car si je suis debout dans un wagon encombré, les hommes se lèveront et les femmes m'offriront leur coin. Tout cela sans affectation, avec une bonne grâce naturelle.

Passé Zbaczyn, le train court dans un paysage doucement éclairé par la lune. Des champs, des haies divisent la plaine : je crois être dans mon Berry natal.

***

Poznan est, dans un cadre allemand, la ville la plus polonaise qui soit. D'autres villes, celles des confins surtout, Léopol ou Wilno, frémissent d'une semblable ardeur patriotique. Mais leur population comporte trop de Juifs, accourus de Russie en masses terrorisées. A Poznan, rien que des Polonais. Les Allemands, s'il en reste, se terrent dans les faubourgs. Mais il en reste peu. Tous ont fui, soldats, fonctionnaires, commerçants même, qui ne sentaient plus solide sous eux ce sol qu'ils avaient cru germaniser et qui se retrouvait polonais, et les vomissait. Ils avaient espéré qu'on ne pourrait se passer d'eux, de leur génie organisateur, de leur méthode et de leurs fiches, qu'on les rappellerait bientôt. Mais les Polonais se passent d'eux le mieux du monde. Ils ont rétabli la machine administrative, et Poznan vit et prospère.

Dans les rues, les passants sont un spectacle dont ne se lasse point une amie de la Pologne : rien que des Polonais, avec cette souple et légère allure que ne connaîtront jamais les Allemands. Leurs longues jambes leur font une silhouette élégante ; ils vont d'un pas élastique, paraissant contenir une allégresse qui déborde malgré eux, leur redresse la tête, fait briller leurs yeux et rend leurs gestes plus vifs. Et vraiment, ils gardent encore l'ivresse de la délivrance. Ils vont à leur travail quotidien comme à une fête. N'en est-ce pas une que de contribuer à l'épanouissement de la Patrie, au lieu de la disputer par lambeaux à des oppresseurs brutaux et d'apparence invincibles ?

Les visages ont des traits un peu mous dans leur délicatesse. Les sentiments les modèlent et les affermissent pour un temps, et ces masques, auxquels leur indécision prête une grâce d'adolescence, expriment les émotions avec une intensité qui n'appartient, elle aussi, qu'à la jeunesse. Rien de morbide ne vient d'ailleurs altérer ce charme juvénile de la race, car elle déborde de santé physique et morale. Malgré le blocus dont Poznan a souffert comme l'Allemagne, malgré les privations qu'elle endure toujours, ses habitants ont pour la plupart un teint rustique, limpide et doré, des yeux qui regardent droit et qui rient sans arrière-pensée romantique. Ils n'imagineraient pas que les malheurs de la Patrie sont thème poétique. Ils l'ont défendue quand il le fallait, et maintenant ils se réjouissent.

On se réjouit avec eux. On se délecte à entendre autour de soi parler le polonais, en se rappelant qu'il était méprisé et proscrit par les Allemands. On pardonne à la guerre, si une fillette passe en chantant un refrain dans sa langue. Et le plaisir sans cesse renouvelé de lire les inscriptions polonaises sur les magasins ! Comme cet amas de *sz* et *cz* est flatteur aux yeux ! Et ces noms qui n'en finissent pas, mais se terminent tout de même en *ski* : on les répète, on les apprend. On finit par savoir encore mieux le patronyme des boutiquiers posnaniens que les mots usuels, plus utiles. On s'arrête aussi devant les socles, veufs de leurs statues germaniques. Avec quelle joyeuse frénésie les Polonais les ont déboulonnées ! Avec quelle hâte ils ont gratté toutes les enseignes allemandes et donné à leurs rues des noms d'écrivains et de héros polonais. Leur fièvre est encore dans l'air, le voyageur en est saisi.

ROSA BAILLY.

(*A suivre.*)

UN VŒU DE JEUNES FILLES

Par FREDRO

COMÉDIE EN CINQ ACTES

RÉSUMÉ DES SCÈNES PRÉCÉDENTES

L'action se passe à la campagne, chez Mme Dobroyska. Sa fille Angélique et Mlle Clara ont fait vœu de ne jamais se marier. Albin, épris de Clara, ne cesse de se lamenter. L'étourdi Gustave ne tient pas compte des bons conseils de son oncle Radoste. Pourtant, il aime Angélique qui le désespère par son indifférence. Les piquantes railleries de Clara viennent de l'exaspérer. Par un adroit détour, il veut attendrir Angélique. Il lui persuade qu'il aime une autre jeune fille, également nommée Angélique, et lui demande de l'aider à fléchir Radoste. Radoste ne comprend rien à cette nouvelle folie de Gustave.

GUSTAVE. — Une certaine assurance précède et annonce le bonheur, comme le bonheur précède et annonce la gloire.

RADOSTE. — On l'aimera ; seulement, ne sois pas si étourdi.

GUSTAVE. — Mon cher oncle, c'est à toi d'empêcher cela.

RADOSTE. — Ah! c'est que je n'y pense pas? Est-ce que je ne me casse pas assez la tête?

GUSTAVE. — Aussi suis-je toujours prêt à t'en remercier.

RADOSTE. — Remercie, mais corrige-toi en même temps.

GUSTAVE. — C'est ce que je fais déjà selon tes ordres. Tout finira bien, je l'espère, si tu feins seulement de ne pas même observer ce qui se passera entre moi et Angélique ; qu'il y ait accord ou querelle, bruit ou calme, que tes yeux, mon oncle, fassent semblant de ne pas voir et tes oreilles de ne pas entendre.

RADOSTE. — Mais, qu'est-ce qui résultera de tout cela ?

GUSTAVE. — Ce qui en résultera? (*Il embrasse son oncle*). Une noce!

RADOSTE (*seul*). — Trop de présomption et trop peu de raison.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

GUSTAVE. — JEAN.

(*Gustave se promène pensif. Jean le suit pas à pas, un mouchoir de soie noire à la main.*)

GUSTAVE (*lui tendant le bras gauche, mais sans s'arrêter*). — Allons, mets ce bras en écharpe. (*A part.*) C'en est fait! Je me sens pour elle un amour de fou! Mais elle...

JEAN (*examinant la main de son maître*). — Rien du tout.

GUSTAVE (*s'arrêtant*). — Comment! Rien du tout?

JEAN. — Non, je ne vois rien du tout à votre main.

GUSTAVE. — Ah! c'est de la main que tu parles? Fais toujours ton nœud. (*A part.*) Elle me voit d'un bon œil. Mais quand j'aurai changé de rôle... Comment et quand dois-je commencer?

JEAN (*suivant toujours Gustave et ne pouvant achever de lier le bandage*). — Monsieur, ayez la bonté de rester tranquille un instant.

GUSTAVE (*à part*). — Oui, rester tranquille, certainement. Le nœud est fait.

JEAN (*laissant échapper la main de Gustave qu'il avait tenue jusqu'à ce moment*). — Oui, Monsieur.

GUSTAVE. — Mais comment le délier?

JEAN. — Par l'un des deux bouts.

GUSTAVE (*comme s'il se réveillait, avec colère*). — Jean!

JEAN. — Monsieur!

GUSTAVE. — Tu es bête!

JEAN. — Vraiment?

GUSTAVE (*jetant bas le mouchoir qui enveloppait son bras*). — Tu me bandes la main gauche. Est-ce que j'écris de la main gauche?

JEAN. — Mais où avez-vous donc mal?

GUSTAVE. — Que t'importe? Bande-moi la main droite. (*Il tend la main gauche et recommence à marcher. A part.*) Oh! j'aime pour la première fois!

JEAN. — Mais, Monsieur...

GUSTAVE (*sans discontinuer de marcher*). — Allons, vite... (*A part.*) Quelle autre passion, quelle autre?...

JEAN. — C'est toujours la même.

GUSTAVE. — Tu mens!

JEAN. — C'est toujours la gauche, cependant.

GUSTAVE (*tendant la main droite*). — Ah! tu parles de la main... Eh bien! comme tu es lent! (*Il recommence à se promener et à traîner Jean après lui.*) — Oui, je serai aimé!... Mais tu vas me casser le bras.

JEAN. — Lequel, Monsieur?

GUSTAVE. — Envoie tout cela au diable.

JEAN. — Mais, faire un nœud, ce n'est pas difficile.

GUSTAVE. — Ce qui est difficile, c'est de savoir se taire.

SCÈNE II

GUSTAVE. — ALBIN.

(*Jean sort sur un signe de Gustave.*)

GUSTAVE (*à part*). — Je sens déjà une sorte d'humidité. Voilà la source aux pleurs. (*A Albin.*) Mélancolique Albin, le brouillard qui s'élève de tes larmes remplit toute la maison comme une rosée matinale.

ALBIN. — Il ne parvient cependant pas à amollir mon rocher.

GUSTAVE. — Avant donc qu'il acquière cette qualité, je vais t'aider par un autre moyen.

ALBIN. — Donne-moi des conseils si tu veux, pourvu qu'ils aient plus de succès que ce matin.

GUSTAVE. — Vous serait-il arrivé quelque chose?

ALBIN. — On m'a montré la porte. Conseille-moi ce que tu voudras, hors de commander à Clara.

GUSTAVE. — D'abord, il faut que je te console.

ALBIN. — Me consoler, me consoler! ô ciel!

GUSTAVE. — Oui, Clara t'aime.

ALBIN. — Amère plaisanterie!

GUSTAVE. — Je t'assure.

ALBIN. — Je n'en crois rien.

GUSTAVE. — Te faut-il des serments?

ALBIN. — Comment le sais-tu?

GUSTAVE (*d'un air offensé*). — Eh! crois ou ne crois pas, obstiné que tu es; mais n'exige pas de moi que je trahisse les confidences qu'on m'a faites.

ALBIN (*serrant Gustave dans ses bras*). — Ah! Gustave, je ne connais pas d'expression... mais vois mes larmes.

GUSTAVE (*d'un ton caressant*). — Assez, assez, mon cher Albin!

ALBIN. — Elle m'aimerait.

GUSTAVE. — Eperdument.

ALBIN. — Et qu'en résultera-t-il?

GUSTAVE. — Ton mariage.

ALBIN. — Mon mariage? avec elle?... avec Clara, mon mariage!

GUSTAVE. — Oui, mais à condition que tu danseras sur l'air que je chanterai; le promets-tu sur l'honneur?

ALBIN. — Oh! bien; que faut-il donc faire?

GUSTAVE. — D'abord faire mentir les vœux de Clara, ces vœux, seule source de tes malheurs; puis, la forcer à dire la vérité.

ALBIN. — Quel excès de bonheur!

GUSTAVE. — Tu te contentes de si peu?

ALBIN. — Oh! ciel! être uni à Clara!

GUSTAVE. — Mais, par tous les diables! tu es insupportable!

ALBIN. — Que veux-tu?

GUSTAVE. — Que tu m'écoutes.

ALBIN. — Je suis tout oreilles.

GUSTAVE. — Fais-lui sentir que tu en aimes une autre.

ALBIN. — Dieu! n'achève pas! j'en meurs...

GUSTAVE. — C'est pour peu de temps.

ALBIN. — Non, jamais.

GUSTAVE. — Un seul jour.

ALBIN. — Je ne veux pas.

GUSTAVE. — Seulement une heure!

ALBIN. — Je mourrai plutôt!

GUSTAVE (*impatienté*). — Meurs donc.

ALBIN. — Mes sentiments ne changeront jamais.

GUSTAVE. — Eh bien! fais semblant de les étouffer.

ALBIN. — Je ne puis.

GUSTAVE. — Ou d'aimer un peu moins.
ALBIN. — Il me faudrait feindre?
GUSTAVE (*d'un ton suppliant*). — Un peu.
ALBIN (*après une pause*). — Je ne me fie pas assez à mes forces.
GUSTAVE (*à part*). — Va au diable. (*A Albin*) Garde donc au moins le silence.
ALBIN. — Combien de temps?
GUSTAVE. — Un jour.
ALBIN. — Me taire?
GUSTAVE. — Et ne pas tomber en défaillance.
ALBIN. — Un jour?
GUSTAVE. — Ne pas soupirer.
ALBIN. — Ne pas soupirer (*après une pause*), le pourrai-je?
GUSTAVE (*avec énergie*). — Tu t'en dédommageras une autre fois; tu seras libre de gémir, soupirer et pleurer des journées entières; mais, pour l'instant, trêve à tout cela.
ALBIN. — Et quand j'aurai exécuté tes ordres, quand Clara aura la conviction qu'Albin ne soupire plus?...
GUSTAVE (*impatienté*).— Je te la ferai épouser, épouser.
ALBIN (*après une pause*). — Ainsi, jusqu'à demain?
GUSTAVE. — Mais silence!
ALBIN. — Bien.
GUSTAVE. — Tu le jures?
ALBIN. — Cependant...
GUSTAVE. — Eh bien?
ALBIN. — Oui, je te le jure.
GUSTAVE. — Maintenant, adieu. (*En l'embrassant*) Aime-moi (*le tournant vers la porte*) et va-t-en. (*Albin sort.*) J'ai taillé de la besogne à Clara; qu'elle l'aime ou non, sa curiosité sera éveillée par le changement qu'elle apercevra, et avant qu'elle ne parvienne à démêler la vérité, je me serai déjà pas à pas rapproché de mon but.

SCÈNE III

GUSTAVE. — ANGÉLIQUE

ANGÉLIQUE (*entrant avec précaution*). — Eh bien! Radoste a-t-il entendu?
GUSTAVE. — Non, heureusement non.
ANGÉLIQUE. — Ah! je respire enfin!
GUSTAVE. — J'ai tout raccommodé.
ANGÉLIQUE. — Je mourais de peur.
GUSTAVE (*prenant la main d'Angélique*). — Que de reconnaissance ne dois-je pas à votre bonté, à votre sollicitude si amicale!
ANGÉLIQUE. — Mais qu'ai-je fait pour mériter votre reconnaissance?
GUSTAVE. — Vous avez la volonté de bien faire.
ANGÉLIQUE. — Mais c'est si agréable.
GUSTAVE. — Je vais vous en offrir une nouvelle occasion.
ANGÉLIQUE. — Laquelle?
GUSTAVE. — Je me suis blessé à la main.
ANGÉLIQUE. — Comment? mais pas grièvement, j'espère?
GUSTAVE. — Non. Cependant, je ne suis pas en état de tenir une plume. (*Timidement*) Si vous vouliez me remplacer cette fois?
ANGÉLIQUE. — Pourquoi faire? pour écrire?
GUSTAVE. — Une lettre.
ANGÉLIQUE. — Une lettre? c'est impossible.
GUSTAVE. — Un mot.
ANGÉLIQUE. — Un mot? et à qui?
GUSTAVE. — A mon Angélique.
ANGÉLIQUE. — Comment, moi, j'écrirais de pareilles lettres?
GUSTAVE. — Mais quel mal y aurait-il?
ANGÉLIQUE. — Je n'y consentirai jamais.
GUSTAVE (*d'un ton triste*). — Je me suis blessé à la main.
ANGÉLIQUE. — Peut-être quelque autre personne...
GUSTAVE. — Ah! qui partagera mes soucis? à qui devrai-je me confier? qui donc consentira à me rendre service, quand vous, vous êtes sourde à mes plaintes?
ANGÉLIQUE (*attendrie*). — Mais que dois-je faire? (*Après une pause*) Le mieux est de ne pas écrire.
GUSTAVE. — Angélique, votre vie est encore dans toute sa fleur; vous ne connaissez que les plaisirs et non pas les souffrances. Vous n'avez jamais senti le supplice de la séparation; alors, il n'y a plus pour nous au monde qu'un seul et unique point, celui où se trouve l'être qui nous est cher, un seul et unique instant, celui où nous en recevons des nouvelles. Vous ignorez comment alors l'œil scrutateur s'enflamme, comment chaque bruit refoule dans notre sein le souffle le plus léger, quelle douleur enfin succède à chaque heure d'inutile attente!
ANGÉLIQUE. — Voilà donc l'amour. Aimez après cela!
GUSTAVE. — Ah! aimez! aimez! ce sont des plaisirs divins.
ANGÉLIQUE. — Ah! je n'en crois rien!
GUSTAVE. — Pourquoi?
ANGÉLIQUE. — Je ne sais, mais l'amour me fait peur.
GUSTAVE. — Vous craignez l'amour?
ANGÉLIQUE. — Oui, je le crains.
GUSTAVE. — Vous le craignez comme l'enfant craint le médecin, qui peut seul cependant lui sauver la vie. Ah! la froide indifférence est un outrage à la nature. Une âme incapable de faire un choix, de s'attacher à une autre âme, laissera toujours percer à travers ses sentiments un froid calcul; elle n'appréciera jamais ce que c'est que d'agir pour le bien des autres; elle ne comprendra jamais la valeur d'une larme, le prix de la fraternité qui doit lier le genre humain. Mais, dès que mon cœur respire l'amour, dès que je prononce le mot : j'aime, je me sens vivre, je me sens heureux, et dans une extase d'enchantement, je voudrais presser le monde entier sur mon sein.
ANGÉLIQUE. — Oui, si le véritable amour était possible?
GUSTAVE. — Il n'y a qu'un amour.
ANGÉLIQUE. — Mais il y a mille manières de le feindre.
GUSTAVE. — Renonçons donc à la lumière, parce qu'il y a aussi les ténèbres.
ANGÉLIQUE. — Nous renonçons souvent au bien à cause des apparences trompeuses qui l'entourent.
GUSTAVE (*prenant la main d'Angélique*). — Ah! vous pouvez ne pas croire à la magie du regard qui se glisse lentement et vient se reposer dans vos yeux, au tremblement de la main qui saisit la vôtre, à la voix qui commence à pénétrer dans votre âme; mais ayez foi au moins dans votre sentiment intime. Cette tendresse inquiète, ces désirs vagues, et surtout cette espèce de penchant irrésistible qui domine le sort, ce sont là autant de preuves d'un sentiment qui n'est que l'écho de l'amour véritable et profond qui l'a provoqué. (*Angélique fait un geste d'incrédulité.*) Croyez-moi, il y a des âmes prédestinées l'une pour l'autre. Si le hasard les pousse dans des directions contraires, elles finissent malgré tous les

coups du sort par se rapprocher, par se lier indissolublement dans ce *monde-ci* ou dans l'autre. C'est ainsi que les parfums de deux fleurs se confondent à mesure qu'ils s'élèvent et finissent par s'absorber enfin à une certaine hauteur! (*Angélique devient pensive, Gustave continue après une pause.*) Dites vous-même : qu'est-ce qui, dès le premier moment, a pu m'inspirer envers vous une confiance si entière? Qu'est-ce qui a pu m'encourager à vous faire des aveux, si ce n'est le cœur, qui ne se trompe jamais?

ANGÉLIQUE. — Ah! comment est-il possible qu'on soit infidèle?

GUSTAVE. — Clara me trahit la première.

ANGÉLIQUE. — Vous vous trompez fort.

GUSTAVE. — Tout ce qui pourrait m'arriver de mal serait profit pour elle.

ANGÉLIQUE. — Comment? Clara en profitera? mais en quoi?

GUSTAVE. — Elle épouse Radoste.

ANGÉLIQUE. — Radoste?.

GUSTAVE. — Oui, dès l'instant que ses projets à mon égard échoueront, par vengeance contre moi. Il peut se marier avec Clara et me priver de toute sa fortune.

ANGÉLIQUE. — Cela ne se peut pas.

GUSTAVE. — C'est un plan arrêté.

ANGÉLIQUE. — Mais Clara n'y consentira pas.

GUSTAVE. — Tout est décidé.

ANGÉLIQUE. — Son aversion si sincère pour le mariage...

GUSTAVE. — Sincère ou non, elle n'empêchera rien... Radoste est riche, le père de Clara avide de richesses ; bref, comme deux et deux font quatre, un jour ou l'autre Clara deviendra la femme de Radoste...

ANGÉLIQUE. — Et ses vœux ?

GUSTAVE. — Ses vœux ! rêve ! Angélique, vous aussi, vous feriez bien de quitter cette voie funeste pendant qu'il en est temps encore et que je suis en état de vous donner mes conseils. Avouez-le franchement : lorsque notre pensée, prenant son essor, nous retrace l'image ravissante du bonheur, lorsque l'imagination revêt de ses plus brillantes couleurs ses créations éphémères mais chéries, que voyons-nous apparaître avec l'éclat le plus pur, si ce n'est l'image de l'amour constant et sincère, l'amour généreux qui, avec le consentement des deux familles, se présente devant l'autel nuptial ? Ah ! on donne le nom d'heureux à ceux qui sont aimés, mais, selon moi, celui qui aime est encore plus heureux. Identifier le sort de plusieurs personnes avec le sien, ne vivre et ne sentir qu'en faisant écho en quelque sorte avec les êtres qui nous sont chers, ne sentir le prix de l'existence que pour ceux auxquels on a consacré chaque pulsation de son cœur, posséder l'univers dans la retraite la plus modeste, y trouver le but et la récompense de toute une vie, et terminant sa carrière tracée par la Providence, pouvoir étendre ses espérances au delà même du tombeau, voilà, ce me semble, les véritables, les seules conditions du bonheur, et c'est vous, vous, hélas ! qui voudriez y renoncer !

ANGÉLIQUE (*avec enthousiasme*). — Non, jamais. (*Se modérant.*) Ah! que sais-je encore? (*Vivement.*) Mais je veux écrire votre lettre pour que mes idées n'occasionnent à personne au monde une seule larme... (*Avec attendrissement.*) Je ferai consister tout mon bonheur dans le bonheur des autres.

GUSTAVE. — Tu veux écrire, tu écriras, ange chéri ! Que ne fais-tu pour moi ? Quelle reconnaissance ne te dois-je pas ? (*Il lui baisse la main.*) Oh ! si tu pouvais seulement lire dans mon cœur !

ANGÉLIQUE. — Mais, Gustave...

GUSTAVE. — Ne m'interroge pas, je pourrais dire plus qu'il ne faut. Du papier, une plume. (*Il la contemple avec ravissement et lui prend la main.*) Pourquoi, ô ciel ! n'est-ce qu'ainsi... Mais tu me comprendras ; tu as déjà su me comprendre, et tu sais pardonner. (*Il lui baise la main et sort.*)

ANGÉLIQUE (*seule, après un moment de silence*). — Haïr tous les hommes ! Oui, on raisonne, on déclame là-dessus, mais ce n'est pas chose si facile. De la colère à la haine, le chemin n'est pas long, surtout lorsqu'on vient d'être victime de quelque perfidie : mais quand quelqu'un nous serre la main avec tendresse, ma foi ! il n'y a pas de femme qui puisse se fâcher !

(*A suivre.*)

Les Rapports de la Pologne et de la Russie

En face de tous les dangers, de tous les mystères que recèle, pour l'Europe civilisée, l'immense gâchis russe, notre esprit se reporte tout naturellement vers ce « cordon sanitaire » que la Pologne forme à l'état permanent, et depuis tant de siècles, devant le flot des invasions mongoles. L'an dernier, c'était un péril social et militaire que faisait craindre la marche en avant des hordes bolchevistes; cette année, c'est un péril plus grave encore: celui du choléra et de toutes les épidémies que traînent avec elles les bandes affamées qui se rapprochent des frontières occidentales de la Russie. En 1920, devant Varsovie, la Pologne a sauvé le monde, l'ordre, la patrie, toute la civilisation, toutes les idées sur lesquelles reposent nos foyers. Cette année, elle arrête encore l'effrayante vague qui déferle de l'Est. A peine reconstituée, elle continue son geste séculaire, et les derniers événements ne sont qu'un épisode dans la longue lutte polono-russe qui constitue, pour ainsi dire, l'histoire des deux peuples.

Au moyen-âge, le tzarat de Moscou, la république marchande de Novogorod n'étaient pas, pour la Pologne, des voisins bien gênants; des relations espacées, des querelles de frontières, voilà tout ce qu'on signale à peu près entre la Pologne, déjà fortement constituée, et la poussière de tribus qui peuplaient alors ce que nous appelons la Russie. Les terres russiennes, qui ont formé plus tard ce faux et artificiel empire de *toutes les Russies*, étaient, soit soumises à la domination lithuanienne, soit à peu près indépendantes. Somme toute, au delà du bloc polono-lithuanien, qui était considéré comme la dernière « marche » européenne, il n'y avait rien qui pût sérieusement compter. Bien que de race slave, les Moscovites furent très vite séparés moralement des Polonais par leur conversion au chris-

tianisme grec, par leurs tendances asiatiques, tandis que la Pologne adoptait le catholicisme et se rapprochait de l'Europe occidentale et latine. Tant que le tzarat de Moscou fut soumis aux Tatars de la Horde d'Or, il n'offrait pas d'autre danger que celui d'un contingent nouveau parmi les troupes d'invasion qui venaient périodiquement battre les frontières polonaises; ce n'était pas encore cette lutte pour l'hégémonie de tout l'Est européen qui commencera dès que les tzars se rendront compte des difficultés et des nécessités de leur situation géographique, lutte qui a paru se terminer à l'avantage de la Russie, lors des partages de la Pologne, mais qui reprend aujourd'hui avec la miraculeuse résurrection de l'Etat polonais et l'effondrement de la Russie.

En 1462, Ivan III Vassilievitsch brisait le joug des Tatars, soumettait la république de Novogorod, étendait sa domination du côté de l'Asie et préludait ainsi à la politique des Romanof. En 1514, le fils de celui-ci, Vassili IV, prenait déjà le titre d'*empereur de Russie* et dirigeait ses ambitions du côté de la Lithuanie, tandis qu'il fomentait des intrigues parmi la noblesse polonaise. Une guerre de dix années commença par l'envahissement de la Russie blanche et la perte de Smolensk. En vain, Sigismond remporta de brillantes victoires sur les Moscovites, il ne put ressaisir cette clé de la Lithuanie qui laissait la porte ouverte à tous les dangers de l'invasion.

Au début du XVII^e^ siècle, la Russie naissante se débat dans des intrigues de cour, des guerres civiles, autour des faux Démétrius. Cette confusion intérieure ne l'empêche pas de tenter la conquête de la Lithuanie, de concert avec les Suédois, mais un grand capitaine polonais, Zolkiewski, courut hardiment au devant des Russes, les défit complètement, les poursuivit jusque dans Moscou, après une campagne que celle de Napoléon ne sut pas égaler et s'établit en maître au Kremlin. Les Russes, terrifiés et domptés, offrirent la couronne des tzars à un fils du roi de Pologne. Celui-ci refusa, car le prix de cette couronne aurait été la conversion du jeune prince à la religion grecque et la Pologne voulait bien vaincre et conquérir, mais l'apostasie lui faisait horreur. Zolkiewski rentra triomphalement à Varsovie, mais cette campagne admirable resta sans résultats.

En 1655, le péril russe devient plus net et plus grave. Nous voyons, d'ailleurs, tout se préciser et se former dans cette grande période du XVII^e^ siècle. Le tzar Alexis n'hésite pas à prêter secours aux Cosaques révoltés contre la Pologne. Par des promesses trompeuses, il s'en fait des alliés et presque des serfs, il les détache complètement de la république polonaise et, unis par la même foi et les mêmes mœurs, il se lance avec eux contre la Pologne. Deux armées moscovites s'avancent : l'une sur la Russie blanche et Smolensk, l'autre sur les terres russiennes et Kiew, afin de saisir ces vastes proies, et la Pologne voit, en quelques jours, passer sous d'autres lois, tout le cours de la Diesna, tout celui du Borysthène, depuis le lac Ilmen jusqu'aux rives de la mer Noire. Sans que personne le comprît alors, la face du monde était changée, et la politique de Pierre le Grand dessinée déjà clairement dans le lointain.

Lors de l'invasion des Suédois, les Moscovites prirent des attitudes diverses : ils se joignirent d'abord à eux pour fondre sur la Pologne, puis, sous l'influence de la diplomatie française et, pour se rapprocher de la Baltique, ils changèrent de politique et firent une diversion contre les provinces suédoises, diversion qui sauva la Pologne. Mais, après le traité d'Oliva, la guerre reprit entre Polonais et Moscovites ; de plus en plus, la Lithuanie en apparaissait l'enjeu, mais la vaillance polonaise réussissait à la défendre malgré tout. Vilna fut souvent prise et reprise. En 1661, deux officiers français aidèrent les Polonais à en chasser les Moscovites. Ils s'appelaient La Couettière et Saint-Jean. En 1662, des Français plus illustres vinrent se mêler à cette guerre lointaine, les deux fils du maréchal de Grammont, Guiche et Souvigny, s'élancèrent les premiers à l'assaut de Gluchow (Guiche cherchait, dans un exil volontaire, à oublier l'amour qu'il éprouvait pour Madame, duchesse d'Orléans, la séduisante Henriette d'Angleterre). Malgré tant de prouesses, le choc moscovite ne pouvait pas être indéfiniment repoussé. Grâce surtout à l'anarchie intérieure, un traité fut conclu, en 1667, à Andruskow ; Alexis ne l'accorda qu'au prix de la cession définitive d'une grande partie de la Russie blanche, de la Sévérie entière, de l'Ukraine, des deux rives du Borysthène, de tout ce que l'insurrection des cosaques et la fortune du tzar avaient, depuis quinze ans, détaché du royaume de Pologne.

A partir de ce moment, la tactique change. Pierre I^er^, avec son génie, comprend que son empire, pour ouvrir sa « fenêtre » sur l'Europe, a un besoin absolu de la Pologne. Alors, lentement, savamment, il en prépare la conquête et l'absorption. Par la complicité d'Auguste II, par les intrigues et la cupidité des Magnats, il ruine peu à peu les dernières résistances de la Pologne. En ayant l'air de la protéger, il lui enlève ses ressources fondamentales, aussi bien financières que militaires. La politique russe à l'égard de la Pologne ne varie plus. C'est un dosage habile de corruption, de séduction et de terreur. Elle arrive à paralyser complètement la vie de la nation. On peut dire que les années qui s'écoulent jusqu'aux partages ne forment plus qu'une longue agonie, entrecoupée de quelques spasmes. La Russie pense bien, à elle seule, avoir le bénéfice d'un tel travail. Elle n'entrevoit pas les partages, mais seulement l'annexion pure et simple; d'ailleurs, pendant tout le XVIII^e^ siècle, elle traite la Pologne en pays conquis, ses troupes y passent, y séjournent, y réquisitionnent avec la plus grande liberté. Les autres nations ne se sont occupées que plus tard de cette question. La France a soutenu le geste héroïque des confédérés de Bar, essayant, trop tard, de délivrer leur patrie du joug russe. Elle a lancé la Turquie à leur secours, mais la Turquie, si vite écrasée par les Russes, a brusqué l'issue : l'Autriche, redoutant les agrandissements russes sur la mer Noire à cause de sa descente vers les Balkans, a décidé la Russie, par l'entremise de Frédéric II, à prendre des compensations en Pologne, où *chacun pourrait ainsi se servir*, sans faire de jaloux. Ce fut le premier partage de 1772.

Mais la Russie continue son œuvre. Elle fait croire à un parti de patriotes polonais, dirigé par les Czartoryski, que c'est elle, la grande puissance slave, qui peut les aider à rénover leur patrie, qu'ils doivent mettre toute leur confiance en elle pour s'opposer au germanisme. Après des erreurs qui affaiblissent la nation, les patriotes voient clair, ils veulent sortir de la tutelle russe et, pour cela, ils établissent l'admirable constitution du 3 mai 1791 qui, sans violence, sans effusion de sang, remédiait à tous les maux politiques de la Pologne.

La Russie eut vite fait de ressaisir sa proie; la force de ses armes écrasa le malheureux peuple qui ne pouvait se décider à mourir. Ce fut le deuxième, puis après l'héroïque soulèvement de Kosciuszko, le troisième partage. La Pologne n'existait plus. N'hésitons pas à dire que, dans cet assassinat, le plus coupable des copartageants est encore la Russie. C'est elle qui l'a préparé depuis le plus

longtemps, avec le plus de ruse et de cruauté. Elle y a vu, peut-être avec raison, une question vitale pour son développement économique et politique. Elle a paru réussir dans son crime, mais les années ont passé, le Droit est éternel, et, aujourd'hui, leçon sublime et tragique, la Pologne revit... et la Russie agonise.

Depuis les partages, la politique de la Russie à l'égard de son morceau de Pologne a été sensiblement la même.

Alexandre Ier a essayé de la séduire et de la corrompre ; finalement, par la création, en 1815, du « royaume du Congrès », par la promesse de libertés jamais données, il l'a trahie. Nicolas l'a tyrannisée et russifiée à outrance et les insurrections de 1830 et de 1863, provoquées par cette politique, ont été noyées dans le sang et suivies d'une répression atroce.

Malgré les tentatives libérales d'Alexandre II, le joug n'a cessé de peser sur la Pologne, les clous de s'enfoncer dans les ailes de « l'Archange crucifié », comme disent ses poètes, et, dans les dernières années du XIXe siècle, l'oppression s'est faite de plus en plus dure. Les Polonais ont été persécutés dans leur foi, dans leurs traditions, dans leur langue, dans leurs vies. En même temps, la Russie les a appauvris et désorganisés. La guerre seule a mis fin à ce long martyre. La Pologne sort miraculeusement vivante de ce duel tant de fois séculaire. Elle a vaincu enfin les tzars de Moscou, et, maintenant, elle monte la garde, en face de l'armée rouge, l'armée de la haine et de la faim.

Anne-Marie GASZTOWTT.

MARIETTE ET LES GNOMES

par Marie KONOPNICKA (Suite)

RESUME DES PRÉCÉDENTS CHAPITRES

Le renard Grassot a égorgé les oies de Mariette l'orpheline. Mais le bon gnome Terre-à-Terre les lui a fait rendre par la Reine Tatra, et grâce à lui, le paysan Gratton a adopté la pauvre fillette.

Les autres gnomes, et leur roi Brillot, qui sont venus s'installer pour la saison chaude près de la misérable chaumière de Gratton, inspirent au paysan le désir de tirer parti d'un champ resté en friche. Il va commander une charrue et une herse.

Les gens que leur chemin amenaient près de la jachère se demandaient quel était cet homme qui, à toute heure, abattait les souches à coups de hache, arrachait les broussailles et les pierres et les jetait au loin, à la lisière du champ. Il coupe les prunelliers et fauche les touffes d'absinthe et les bouillons-blancs. Il reprend la terre aux plantes sauvages.

Les passants s'arrêtaient pour regarder ce travailleur qui avait autant de feu dans les yeux et une sueur aussi brûlante au front que s'il avait lutté avec un ours. Lui n'abandonnait pas son travail.

— Redressez votre échine, disaient les paysans.

Et Gratton :

— Celui qui reste courbé, ce n'est pas celui qui travaille. C'est celui que la paresse et la misère abaissent.

Les jeunes filles passaient et disaient en le regardant, d'une voix compatissante et flûtée :

— Vous êtes couvert de sueur comme un arbre de rosée. Reposez-vous donc un peu !

Alors Gratton :

— Celui qui n'aura pas arrosé la terre de sa sueur ne mangera pas de pain.

Les femmes passent, la tête enveloppée de mouchoirs de couleur et s'écrient :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! Mais cet homme s'épuisera ! Il ne mangera pas le pain qu'il tirera de cette terre.

Et Gratton :

— Si ce n'est pas moi qui le mange, ce seront les autres. L'homme vit un jour, la terre dure toujours.

Bien que Gratton travaillât avec ardeur, il n'aurait pu à lui tout seul enlever aucune de ces énormes pierres ni aucune de ces souches; mais les petits gnomes l'aidaient. Le paysan ne les voyait pas, parce qu'ils savent se cacher, et il s'étonnait parfois de sa vigueur.

— Eh ! eh ! d'où tire-t-on ces forces ? disait-il en arrachant une grosse souche, enfoncée en terre de dix pieds. Quatre hommes auraient de quoi faire ici !

Il ne voyait pas, près de lui, toute une bande de gnomes qui poussaient, bêchaient et donnaient des coups de hache de toutes leurs forces, au point que les copeaux volaient alentour. Pour un coup de hache que donnait d'en haut Gratton, eux en donnaient dix, jusqu'à ce qu'ils eussent déraciné la souche.

Gratton s'attelle à une pierre et s'étonne :

— Qu'est-ce que cela veut dire ? Une pierre si grosse qui roule si facilement !

Il ne voit pas qu'une bande de gnomes poussent la pierre en même temps que lui. Il l'ébranle un peu ; eux l'ébranlent dix fois plus.

Et voilà l'aide qu'il recevait !

Aussi l'ouvrage fondait-il dans les mains du pauvre Gratton.

Et, au bout du huitième jour, personne n'aurait pu reconnaître la jachère. Sous les pierres, les souches, les broussailles et les herbes, une nouvelle terre est sortie au soleil matinal.

De grandes souches noircissent devant la chaumière, toutes résineuses, prêtes pour le chauffage d'hiver. De gros tas de branches sèches et de prunelliers sont dans le fossé. A la lisière du champ seulement, se dressent des buissons d'églantier, pour marquer la limite. Ensuite, le champ est nettoyé, aplani. L'alouette, en volant au-dessus de cette terre nouvelle, chante d'une voix merveilleuse et perçante, comme un violon d'argent qui jouerait l'hymne du matin.

De joie, Gratton fondait en larmes, en conduisant sa charrue neuve sur son champ à lui. Il ôta sa casquette, s'agenouilla, baisa cette terre qu'il avait retirée de l'état sauvage et se frappa la poitrine par deux fois. Puis, saisissant sa charrue par le timon, il enfonça dans la terre le soc tranchant et large où le soleil se mirait avec éclat.

— Allons ! mon champ, allons !

Et l'écho retentit longuement dans le bosquet :

— Allons !... Allons !...

Le joyeux peuple des gnomes, sur le dernier sillon, battait des mains et chantait en regardant son laboureur. Le Roi Brillot en personne fit un signe au-dessus de la charrue neuve, avec son sceptre d'or, et la bénit, pour qu'elle retirât en joie et en paix le pain de la terre.

Mais lorsque Gratton revint le soir de son champ, qui exhalait une odeur de terre fraîchement remuée, et qu'il s'en retourna à sa chaumière, il se sentit mal à l'aise en songeant à la malpropreté qui l'attendait passé le seuil. Ici, le champ est propre et embaumé. Au-dessus du champ, le ciel est comme un lac d'azur ; le soleil s'y baigne le jour et la lune y nage la nuit ; son aviron d'argent fait jaillir des étincelles et chaque étincelle est une claire étoile. Dans la chaumière sale, tout est gris, enfumé, empoussiéré. Les détritus sont dispersés çà et là.

— C'est plus joli dans la forêt, pense Gratton. Dans la forêt, le houblon sauvage se suspend aux arbres, tandis que dans la chaumière, ce sont des toiles d'araignées tendues d'un coin à l'autre. Les plumes noires des corbeaux luisent comme de l'eau, mais, sur mes enfants et sur moi, nos chemises sont raides de crasse. La peau de lézards est si nette que le soleil peut s'y mirer, et mes garçons sont tellement sales qu'on pourrait semer des raves sur leur peau.

Gratton, perdu dans ses pensées, baissa la tête et soupira profondément en entrant dans la chaumière.

Mais que s'est-il passé ?

La chaumière n'est plus la même ! La cheminée est enduite de glaise fraîche, les toiles d'araignées ont été abattues, les bancs, la table et les escabeaux ont été lavés. Des balayures, nulle trace. Toute la pauvre chaumière s'est éclairée et embellie soudain.

Le paysan se gratte l'oreille et attend le moment où tout cela va disparaître.

Mais la chaumière reste devant lui telle qu'elle est, toute parfumée d'ordre.

— Qu'est-ce qui a fait le ménage ici? demanda Gratton.

— C'est Mariette l'orpheline, s'écria Jacquot. Et nous aussi !

Le cœur de Gratton se fondit, comme si des temps meilleurs venaient enfin pour lui, comme s'il lui advenait quelque heureuse fortune. Il serra les trois enfants sur sa poitrine, et quand il vit qu'Albert et Jacquot avaient les cheveux bien peignés et le visage bien lavé, les larmes du père tombèrent sur les trois têtes blondes, qu'il embrassa tour à tour.

Juste à ce moment, l'hirondelle revenait dans son nid, près de ses oisillons, pour la nuit. Trois fois elle s'élança, et trois fois elle recula, ne pouvant reconnaître la chaumière, tant elle était transformée. Ce n'est qu'après avoir bien regardé tout ce bel ordre, qu'elle se mit à gazouiller gaiement :

Paysan ! Paysan !
Laboure ton champ !
Tiens ta maison proprement,
Et reste content !

Comme vous le voyez, ce n'était pas une très jolie chanson : l'hirondelle n'est qu'une simple paysanne, elle ne sait pas chanter savamment. Mais elle chante avec tant d'allégresse et de vivacité qu'elle vous rend l'âme plus légère.

Gratton se sentit aussi étonnamment léger et allègre Et comme le travail de cette chaude journée l'avait couvert de poussière, il prit le seau, alla au puits se laver soigneusement les mains et le visage, et secouer ses cheveux. Puis il arrangea ses vêtements, et se mit joyeusement à table avec les enfants devant une platée de pommes de terre.

Ces bonnes habitudes lui restèrent.

Les garçonnets de Gratton n'avaient pas coutume de voir leur père se laver avant le dîner et leur parler avec tant de bienveillance ; ils s'étonnaient avec l'hirondelle de ce changement.

— Il se peut qu'on fête Pâques, dit Albert, après avoir réfléchi profondément.

Et Jacquot :

— C'est possible que papa achète un cochon.

Tous deux marchaient à présent avec grand sérieux, en bombant le ventre, les mains au dos, la tête haute, les cheveux lissés avec de l'eau, et s'étonnant eux-mêmes. Pieds nus, gravement, ils attendaient Pâques et ce cochon.

Jadis, Gratton ne les gardait pas volontiers près de lui, et les chassait souvent loin de sa présence, pour ne pas voir leur misère et leur mine d'affamés. A présent, il les emmène avec lui aux champs, les fait asseoir sur le sentier, et il écoute leurs voix enfantines. Il essuie la sueur de son front et sourit en disant tout bas :

— C'est dur pour moi, mais pour vous ce sera plus facile.

⁂

Le jour s'éteignait. Le grand disque du soleil roulait lentement vers le couchant, qui se parait de teintes rosées.

De la forêt s'en venait une nuit de pleine lune, traînant derrière elle ses voiles de brume argentée. Par ci, par là, des courlis chantaient dans les herbes humides. Un frelon caché dans les roseaux leur répondait dans la forêt. Une troupe de grues volaient vers le couchant en s'appelant les unes les autres avec de longs cris. Le pénétrant parfum des herbes et des fleurs montait de la terre.

C'était le soir étrange et mystérieux de la Saint-Jean, ce soir pendant lequel les gens comprennent la voix des bestiaux, des oiseaux et des plantes.

Ce soir-là, Gratton finissait de labourer son champ. On entendait de loin ses vives et joyeuses exclamations : « Hue ! petite ! Hue !... »

Les garçonnets de Gratton, assis sur la terre humide, écoutaient ces exclamations, en face d'un grand tas de branches et de prunelliers noircis. Ils se tenaient serrés l'un contre l'autre, somnolents, la tête blonde comme le lin. Ce grand soleil qui s'éteignait, cette nuit qui s'en venait dans la rosée, semblaient les entourer de molles ailes, dorées et argentées, qui les auraient bercés pour les endormir.

Soudain, Jacquot s'agita.

— La terre parle, dit-il lentement, d'une voix assoupie et douce.

Mais Albert s'indigna.

— Bête que tu es ! Est-ce que la terre a une bouche pour parler ?

— Pourquoi non ? Avec quoi demanderait-elle à Notre Seigneur le soleil et la pluie ? Les herbes et les fleurs parlent aussi.

— Tu les as entendues ?

— Oui, je les ai entendues !

— Qu'est-ce qu'elles disaient ?

— Elles disaient différentes choses, et... oh ! maintenant encore, elles parlent !

Albert tendit l'oreille ; en vérité, des prés et de la forêt venait un chuchotement, un murmure. On eût dit des voix étouffées qui seraient sorties de milliers et de milliers de petites poitrines.

— Oh ! répéta Jacquot.

L'aîné ouvrit largement les yeux, croyant entendre mieux ainsi, et il écouta avec attention.

A présent, les voix s'unissaient, se fondaient en des paroles toujours plus nettes, toujours plus claires. Elles paraissaient lointaines, et pourtant proches, comme si elles avaient été prononcées dans votre âme même.

Les deux petits garçons entendaient distinctement quelque chose résonner, carillonner, comme des coups de campanule...

Tsit... tsit... tsit...
La nuit au ciel palpite.
Avant que s'enflamment les monts,
Avant l'aurore et ses rayons,
Jetons des pavots sur la terre,
Et des rêves sur la chaumière,
Par les fils d'argent d'un tamis.
Tsit... tsit... tsit...

— Tu entends ? chuchota Jacquot.

— J'entends, mais j'ai peur, dit Albert en se serrant contre son frère.

Soudain, les paroles se rapprochèrent et parurent plus distinctes :

Tsit... tsit... tsit...
Sur les blés qu'elle agite,
Sur les calices odorants
Des fleurs aux panaches mouvants,
La vive chaîne se déroule :
Dans la nuit, notre danse coule,
La nuit infinie et magique.
Tsit... tsit... tsit...

Quelque chose frémit tout à coup ; quelque chose parut trépigner sur les pierres, les herbes et les broussailles : on eût dit les pas légers et hâtés d'une multitude de petits pieds.

Les garçonnets retinrent leur souffle, ouvrirent les yeux tout grands et allongèrent le cou. Ils regardent quelle merveille !

Tout près d'eux, dans le champ, au-dessus d'un grand poirier mort, apparaissaient entre les herbes de petites gens en habits bariolés, qui se mirent à danser joyeusement en se tenant par la main.

— Les Krasnoludki ! Les gnomes ! chuchota Albert.

La lune s'étant élevée dans le ciel baigna la prairie de sa lumière d'argent.

— Le Roi ! s'exclama Jacquot d'une voix étranglée. Oh ! le Roi !

Et il montrait du doigt le vieux poirier d'où sortait une grande clarté blanche.

Ebloui par cet éclat imprévu, Albert ne distingua rien d'abord. Mais au bout d'un moment, il vit que dans le tronc pourri du vieux poirier était assis le Roi, un très vieux Roi, vêtu de blanc, avec une couronne d'or, et sceptre en main.

Albert allait s'écrier : « Mon Dieu ! », lorsque de ce grand tas de prunelliers et de branches sèches que Gratton avait arrachés de son champ et lancés là, voilà qui sortent de petites étincelles pareilles à des abeilles d'or, et de petites langues de feu qui se mettent à ramper comme des serpents d'or.

Au même instant retentit dans l'air une douce chanson, semblable à celle des cloches :

Tsit... tsit... tsit...
Notre bûcher crépite !
Entends-tu le pétillement
De ses étincelles d'argent ?
Dans les herbes et la rosée,
Vois-tu sa lumière dorée ?
La flamme qui se précipite ?
Tsit... tsit... tsit...

(A suivre.)

JEUNE POLONAISE d'excellente famille, parlant couramment français et allemand, désirerait venir en France comme professeur dans institution privée ou comme dame de compagnie. Pour tous renseignements, s'adresser aux « Amis de la Pologne », 7, rue de Poitiers, Paris (VII').

LA POLOGNE

POLITIQUE, ÉCONOMIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

7, RUE DE POITIERS, PARIS (7E)

TÉLÉPHONE : FLEURUS 23-71

LA POLOGNE publiée par l'Association France Pologne est la Revue indispensable à toutes les personnes qui s'intéressent à la vie polonaise.

Ses informations concernent toutes les questions politiques, économiques, financières, scientifiques et artistiques.

Elle est devenue l'organe de la *Chambre de Commerce Franco-Polonaise*, qui réunit les principaux industriels, commerçants, financiers des deux nations ; de grands groupements tels que la *Société Frédéric Chopin*, etc. Elle est envoyée gratuitement aux membres de *l'Association France-Pologne* et de la *Chambre de Commerce Franco-Polonaise*.

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois. Le numéro : 1 fr. 25. Abonnement : France et Étranger, UN AN, 20 fr.

NOTRE ACTION

LES « AMIS DE LA POLOGNE » A LA FOIRE DE LYON

Notre Comité Lyonnais vient de prendre une nouvelle initiative, dont nos lecteurs apprécieront l'importance en lisant l'article de M. Paul Berthelet. Ce que ne dit pas notre collaborateur, et que nous devons signaler, c'est qu'il a été l'instigateur de cette manifestation, et qu'il en a assumé toutes les charges, sans ménager ni son temps, ni sa peine. L'honneur lui en revient donc tout entier.

Pour la première fois, les « Amis de la Pologne » ont participé à cette grande manifestation économique internationale qu'est la Foire de Lyon.

Et ce début fut un véritable succès. Il nous est bien permis de le répéter après tous les journaux lyonnais et les publications officielles de la Foire de Lyon.

Grâce à l'aimable obligeance de M. Herriot, député du Rhône, maire de Lyon et président du Comité de la Foire, la Section lyonnaise des « Amis de la Pologne » avait obtenu deux vastes stands dans l'immense et merveilleux palais de la Foire, qui abritera, lorsqu'il sera terminé, plus de trois mille personnes.

Ces deux stands furent aménagés avec le luxueux mobilier de bureau que M. Fernand Pariset, administrateur-directeur de la Société du Grand Bazar de Lyon, voulut bien mettre gracieusement à notre disposition. Les murs furent ornés de reproductions de tableaux de maîtres polonais, de gravures, de photographies, de cartes postales, d'affiches, et de nombreuses cartes extraites de l'excellent Atlas géographique et statistique de la

Les Organisateurs du Stand

A gauche, au premier rang : M. BARUCH, Ancien Juge à Varsovie ; M. Jean RZEWUSKI, Consul de Pologne.
Au deuxième rang : M. André STELLA, Rédacteur au *Lyon Républicain* ; M. RZONDKOWSKI, Président de la Colonie Polonaise ; M. G. D. RODANSKI, Ancien Président ; M. Paul BERTHELET.
A droite : Mmes Paul NAUDE, RZONDKOWSKA, BARUCH-RODANSKA, G. D. RODANSKA.

LES AMIS DE LA POLOGNE

7, Rue de Poitiers, PARIS (7e) — Téléphone : Fleurus 23-71

Sous la Présidence d'honneur de M. le Ministre de l'Instruction Publique.

Président : LOUIS MARIN, Député ; *Secrétaire Générale :* ROSA BAILLY ; *Trésorier Général :* HENRI DE MONTFORT.

Membres du Conseil d'administration : Mlles MESPOULET, L. VEYRE ; MM. CHABRIÉ-TOMASZEWICZ ; KERVAREC, agrégé d'histoire ; CHARLES MARIE, Docteur ès-sciences ; A. MERLOT, Directeur de la *Pologne;* TIRMAN, Conseiller d'Etat, etc.

Sous le patronage de :

M. le Maréchal JOFFRE, Mgr BAUDRILLART, MM. BARTHOU, BERGSON, BIGOURDAN, PAUL BOURGET, JULES CAMBON, DENYS COCHIN, ALFRED CROISET, MAURICE CROISET, RENÉ DOUMIC, P. DE LA GORCE, LACOUR-GAYET, JEAN RICHEPIN, CHARLES RICHET, membres de l'Institut ; ABEL LEFRANC ; GEORGES RENARD, professeurs au Collège de France ; AULARD, ANDRÉ LALANDE, STROWSKI, professeurs à la Sorbonne ; BERTHELEMY, professeur à la Faculté de Droit ; BONNARIC, Directeur de l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud ; A. FONTAINE, Inspecteur général ; LATREILLE, de l'Université de Lyon ; GEORGES WEILL, de la Faculté des Lettres de Caen ; BERNUS ; GEORGES BIENAIMÉ ; BOURDELLE, sculpteur; FERDINAND BUISSON ; PAUL CAZIN ; CHARLES-RENÉ, Vice-Président du Salon des Musiciens français ; Mlle DICK MAY, Directrice de l'Ecole des Hautes Etudes Sociales ; HERRIOT, Maire de Lyon ; JANVIER, Maire de Rennes ; ANDRÉ LICHTENBERGER ; Généraux MALLETERRE, DU MORIEZ, NIESSEL, PAU, WEYGAND ; Dr NICAISE ; Dr JULIEN NOIR ; ROBERT RÉGNIER, Chef du Secrétariat de l'Institut de France ; LOUIS RIPAULT ; LÉON ROBELIN ; J.-H. ROSNY, aîné ; Mme YVONNE SARCEY ; MARC SANGNIER ; GABRIEL SARRAZIN ; E. SCHURÉ, etc.

NOTRE BUT, c'est de faire connaître la Pologne en France, de mettre en rapport les deux nations, de *raviver l'ancienne amitié franco-polonaise ;* et cela, *dans l'intérêt même de notre patrie.*

NOS COMITES REGIONAUX étendent en province l'action des organismes franco-polonais.

Chaque Comité a sa vie propre, et dispose des fonds qu'il recueille.

Le Comité Central, qui siège à Paris, leur envoie des conférenciers, les aide à organiser des fêtes, leur fournit des articles et des renseignements pour la presse locale, des ouvrages pour leurs bibliothèques, des brochures, tracts, images, cartes postales et géographiques pour leur propagande, leur procure des facilités pour leurs relations économiques, universitaires, touristiques, etc., avec la Pologne.

De tels Comités sont déjà créés, ou en voie de formation à :

Lyon	*Clermont*	*Beauvais*	*Le Havre*	*Nantes*
Marseille	*Caen*	*Versailles*	*Chambéry*	*Laval*
Soissons	*Rennes*	*Draguignan*	*Bayonne*	*Rouen*

Le GROUPE PARLEMENTAIRE des « Amis de la Pologne » réunit 93 députés.

Il existe des GROUPES SCOLAIRES aux *Lycées Carnot, Victor-Hugo, Fénelon, Louis-le-Grand, Hoche,* aux *Collèges Chaptal,* d'Autun, etc.

LES MEMBRES ont droit aux publications éditées par les « Amis de la Pologne ». Ils ont accès aux fêtes, aux conférences, et aux bibliothèques des Comités. Ils s'engagent à faire connaître la Pologne autour d'eux, et ils payent une cotisation annuelle fixée à 5 francs pour les membres adhérents, 20 francs pour les membres titulaires et 1 franc pour les écoliers.

L'abonnement au Bulletin est de 5 francs par an. Prière d'adresser les mandats à Mlle Lemonier, administrateur.

Si notre œuvre vous intéresse ;
Si vous voulez nous aider à faire connaître et à faire aimer la Pologne :
ABONNEZ-VOUS ! FAITES ABONNER VOS AMIS !

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je désire m'abonner pour un an au Bulletin bi-mensuel des " *Amis de la Pologne* ".
Ci-joint la somme de cinq francs (en billets, mandats ou timbres). L'adresser à Mlle Lemonier, administrateur, 7, rue de Poitiers, Paris (7e).

Nom .....

Profession .....

Adresse .....

Le *19*

Signature :

Le Gérant : J. LEMONIER. — Paris. — Imp. R. TANCRÈDE, 15, rue de Verneuil.